

Abertie de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Chartres, N. O. et Bienville.

Second Class Matter.

LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (82, 86, 90, 86).

La Victoire de M. Vardaman.

L'événement est venu confirmer aux récentes élections de l'Etat du Mississippi l'impression assez répandue que l'ex gouverneur Vardaman n'aurait aucune difficulté à triompher de ses adversaires dans la lutte électorale qui s'est terminée mardi dernier par, comme on le sait, en anglais, un landslide.

Le dénouement des votes n'est pas terminé; mais les majorités qu'a obtenues M. Vardaman dans les cinquante-trois comtés de la Louisiane ont rendu abso-

lument certains son élection; et les chiffres qu'il reste à ajouter à ceux déjà connus augmentent considérablement le grand total des suffrages qui lui ont été don-

nés. Peu de campagnes électorales ont été aussi actives, aussi mouvementées, et nous pourrions ajouter aussi passionnées, que celle qui vient de mener les Mississipiens.

Les orateurs qui plaident la cause de leurs amis ne se sont pas bornés à invoquer les raisons qui leur paraissent plausibles pour demander en faveur de leurs candidats l'appui du peuple, ils ont donné libre cours à leurs sentiments, ont eu souvent des incontinences de mots qui ont provoqué des scènes regrettables, ont même fait couler le sang.

En apprenant le succès de son candidat, M. Vardaman n'a pas hésité à l'attribuer à la légitimité de ses revendications en faveur du peuple; il regarde aussi ce succès comme la condamnation des pratiques odieuses auxquelles ont recouru les politiciens, de l'arrogance du pouvoir placée en croyant insupportable dans ses retranchements abrités par le très puissant dollar. C'est un démenti donné aux vilains accoutumés d'un homme qui a osé élever la voix pour protester contre la domination de l'argent. C'est une affirmation du droit du peuple de se gouverner et une protestation contre l'usurpation de ce droit par des aventuriers et de faux prophètes.

— Je ne considère pas la victoire...

re mienne; elle appartient au peuple, c'est lui qui l'a gagnée; et le mandat qu'il ne confie qu'à un homme d'autant plus qu'il n'est remis absolument sans souillure, sans tache, et je ferai tous mes efforts pour m'en montrer digne.

Le futur sénateur du Mississipi est une des personnalités les plus éminentes du Sud. Il a été gouverneur de son Etat et souvent, en cette qualité, a fixé l'attention publique.

Au Sénat des Etats-Unis, M. Vardaman brillera du plus vif éclat. Il a la parole facile, c'est un esprit éveillé, alerte et son caractère est un des plus élevés qui soient.

Signature du traité franco-américain

Le traité franco-américain dont nous avons souvent parlé pendant que la France et les Etats-Unis se considéraient les élèves et la portée, a été signé hier, ainsi qu'on le verra dit dans nos dépêches de ce jour; la signature en a eu lieu à 2 heures 5 minutes de relevée à Paris. On semble croire en France que le geste des deux grandes puissances produira dans le monde entier l'impression la meilleure, et qu'il pourrait fort bien amener ce que les pessimistes ont toujours cru chimérique: un désarmement partiel des peuples.

Mieux encore, peut-être sera-t-il possible d'éviter à tout jamais ce fléau qu'est la guerre, car un désarmement partiel est le premier pas vers la paix permanente et universelle.

Le Figaro, un des journaux parisiens les plus importants, après avoir très minutieusement considéré les tenants et aboutissants du nouveau pacte franco-américain, déclare que s'il se tenait des négociations qui ne voulaient pas suivre l'exemple donné par la France et l'Amérique du Nord, on plutôt s'associer au mouvement dont ces dernières sont les initiatrices, il faudrait le boycotter, c'est-à-dire rompre avec elles toutes relations commerciales et postales.

On qui permet d'espérer que le traité qui vient de conclure la France et les Etats-Unis sera fructueux en résultats heureux, aboutira peut-être plus tôt qu'on ne le pense à la paix universelle, c'est qu'un traité semblable a été conclu, hier aussi, entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

Le 3 Août 1911 restera une date mémorable dans l'histoire contemporaine; trois des plus grandes nations des deux continents l'ont inscrite, cette date, dans leur livre d'or, à la page la plus lumineuse, celle où il est dit que les hommes désormais vivront en paix et travailleront à l'avancement de l'humanité dans la voie du progrès et de la civilisation.

Il ne sera plus recouru au canon pour régler les différends internationaux; la raison le remplacera.

Hôte Distingué.

New York, 3 août.—L'amiral Comte Heihachiro Togo, chef de l'état major naval de l'empire japonais et le héros de la bataille de la Mer du Japon, débarquera à New York, du Lusitania, Vendredi, et sera l'hôte de la nation pendant dix-sept jours. Le Troisième Sous Secrétaire d'Etat, Chandler Hale, représentant le Département d'Etat, et le Capitaine Tempin Potts, aide naval, seront sans cesse avec l'amiral pendant son séjour aux Etats-Unis.



DU C DE CHARTRES.

Nous avons publié, quelque temps après la mort toujours regrettée du Duc de Chartres, la partie du testament par lequel le Prince léguait une somme de cent mille francs à la cavalerie française, à cette armée qu'il avait si profondément aimée et dans laquelle il servait avec l'éclat que l'on sait. Ce legs magnifique vient d'être accepté par le gouvernement et le "Journal officiel" publie le décret d'acceptation ainsi conçu:

"Le ministre de la guerre, au nom de l'Etat, est autorisé à accepter, aux clauses et conditions imposées, le legs fait par M. Robert-Philippe-Louis-Eugène-Fernand d'Orléans, duc de Chartres, d'une somme de 100,000 francs à l'armée de la cavalerie."

(Notons, en passant, la formule, sans insister sur son incorrection) Conformément aux volontés exprimées par le testateur, cette somme sera placée en rentes sur l'Etat pour le revenu en être employé à payer des bourses ou trousseaux aux fils ou descendants d'officiers ou de sous-officiers de cavalerie pour les Ecoles de Saint-Cyr et de Saumur. En cas de compétition, les fils ou descendants d'officiers ou de sous-officiers ayant servi au 8e dragons ou au 12e chasseurs auront la préférence.

Le Duc de Chartres fut lieutenant-colonel du 8e dragons et colonel du 12e chasseurs. Malgré les années écoulées, le souvenir de ce magnifique soldat s'est conservé intact dans ces deux beaux régiments; les clauses du testament du Prince ne feront que rendre plus profond le culte qu'on voue à leur ancien chef les dragons du 8e et les chasseurs du 12e.

Haydn en Chine

"Il suffit, a dit un disciple de Confucius, de connaître la musique d'une nation pour savoir si ses mœurs sont bonnes." Tel est encore l'avis d'un moderne Chinois, M. Tse-Kung, qui publie cet article dans le "Kiatschou-Pou": "Jamais mon cœur ne fut aussi ému que le soir où j'entendis dans la nouvelle église de Tchingtao, 'la Création' de Haydn. J'étais assis dans le sanctuaire où des hommes et des femmes se tenaient debout, le regard fixé sur le dirigeant, et chantant. Une voix seule s'éleva d'abord, tantôt douce comme un son de cloche, tantôt puissante comme l'appel d'un héros de l'ancien temps; puis le chœur tout entier mugit comme le mer. Que ces voix résonnaient joyeuses et éclatantes! elles parlaient à mon cœur et le faisaient frémir. Il me semblait sortir d'un lourd sommeil; toute

pensée vulgaire se taisait en moi et la paix entraînait dans mon cœur. Pourquoi nos vieux, nos saints empereurs n'ont-ils pas connu une telle musique pour ennoblir nos mœurs et en bannir la discorde? Ces chants avaient quelque chose de sacré; on eût dit que tous les grands de l'empire se fussent rassemblés pour célébrer l'empereur. Dans l'univers, tout est chanson: les oiseaux chantent, les bêtes crient, la pluie murmure, la grêle tambourine, le tonnerre gronde et les ondes du Fleuve Jaune se mêlent au concert. Je croyais entendre toutes ces voix en écoutant 'la Création'. Je m'en retournai avec à la maison où, durant la nuit, ces accents poursuivirent mon oreille. Un sage a dit un jour de notre musique chinoise: 'C'est la musique d'un peuple en décadence.' Mais, je dis, moi, après avoir entendu la musique allemande, que l'Allemagne est un peuple puissant et que les cinq vertus cardinales de nos ancêtres doivent s'associer aux conseils de son gouvernement."

UNE Devancière de Mme Beecher-Stowe.

Le souvenir n'est bien affaibli d'une femme qui précéda, de longtemps, Mme Beecher-Stowe dans la croisade abolitionniste. C'était une Anglaise, Amelia Opie. Toute jeune à l'époque de la Révolution, elle avait frissonné de l'espoir d'un monde nouveau: prompt à se laisser aller à la république anglaise, elle s'était même préparée à sacrifier quelle que soit la somme d'argent que lui auraient offerte ses amis pour qu'elle se rendît en France. Son âme était asséchée d'héroïsme, mais l'occasion d'être héroïque lui manqua; alors, elle se jeta dans la littérature romanesque. Elle s'était mariée avec un peintre en renom, auquel elle apportait sa propre renommée. Elle s'est, avec lui, en 1802, dans un intervalle de paix, son premier voyage en France et elle éprouva quelque déception, si bien que, à ce qu'elle raconte, vivait sur une affiche officielle la mention: "République une et indivisible," elle biffa, avec un crayon, la syllabe "di." Asses invincible était déjà, en effet, cette égalité dont l'idée avait transporté Amelia Opie. Cependant, elle était femme, et elle n'eut de cesse qu'elle put contempler de près Bonaparte: elle le vit monter dans son carrosse "attelé de huit chevaux blancs," puis se rendre au Sénat conservateur.

Revenue en Angleterre, elle continua à écrire des romans avec abondance. L'amitié de Mme de Staël lui parvint alors la suprême récompense. Ce ne fut qu'après son veuvage, dans une crise mystique qu'elle traversa, que la frivolité de ses succès littéraires lui apparut: elle fit reprise de ce besoin d'enthousiasme et de dévouement. Cette Anglaise se retrouvait la fille de la Révolution française dans le temps que la Révolution française était déjà loin: le nombre d'abus, d'injustices à détruire, de réformes à accomplir ne l'éfrayaient pas. Elle traça quelque chose comme le programme de la vaste tâche qu'elle s'imposait, dans un livre hardi intitulé: "Le Mensonge sous toutes ses formes". C'était une déclaration de guerre au mal et à la souffrance. Hélas! elle dut s'apercevoir, malgré son activité, qu'il y avait un peu trop à faire et qu'il fallait limiter ses efforts. C'est dans ces conditions

qu'elle partit en campagne contre l'esclavage et contre la traite. Mais elle trouvait dans son pays trop d'indifférence. La liberté, qui avait subi une longue éclipse en France, venait de s'y révéler avec la révolution de 1830. Elle n'oubliait pas que l'autre, la grande, avait, en proclamant les droits de l'homme, affranchi les noirs: elle s'installa à Paris, où elle comptait étendre son champ d'action. Elle espérait surtout deux hommes: l'un était l'abbé Grégoire, qui jadis, avait fait voter l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises; l'autre était La Fayette. Mais l'abbé Grégoire avait quatre-vingt ans, et il ne pouvait plus que lui donner quelques encouragements platoniques. La Fayette, général en chef de la garde nationale, avait retrouvé, au début de sa vie, une prestigieuse autorité sur l'opinion. N'était-ce pas lui — Amelia Opie s'en souvenait — qui avait dit: "Je n'aurais jamais tiré mon épée pour la cause de l'Amérique, si j'avais cru que je fondaiss ainsi un pays d'esclaves?" Cette parole ne l'engageait-elle pas? La Fayette reçut l'apôtre avec effusion, accepta comme le plus précieux des dons, une bourse qu'Amelia Opie avait tricotée à son intention, assura qu'il n'était pas de question qui lui tint plus au cœur, montra ses reliques, notamment la lorgnette de Washington, à son admiration, le supplia d'agir. Mais il avait pour le moment, d'autres occupations.

La fervente avocate des nègres vit tout le monde, remania ciel et terre. La sensible Mme de Genlis se jeta dans ses bras en versant des larmes d'attendrissement; Benjamin Constant lui promit son appui, mais mourut quelques jours plus tard. Elle obtint une audience de Louis-Philippe: une émeute éclata le lendemain. La mois, Ledieu, directeur de la "Révolution", lui ouvrit les colonnes de son journal et Fenimore Cooper, alors consul à Lyon, lui écrivit une lettre chaleureuse. Quand elle quitta Paris, elle alla poursuivre sa campagne en Suisse et en Allemagne, par la piémont et par la parole, apportant à la cause qu'elle soutenait sa conviction touchante, voulant faire entendre à l'Amérique la voix de l'Europe, préparant, inlassablement, le grand soulèvement de conscience qu'elle attendait. Ainsi latta-t-elle jusqu'à la fin. Elle mourut sept ans avant que se réalisât le rêve qui l'avait haletée.

Reliques napoléoniennes

On sait que le gouvernement russe a institué un musée de l'an 1812 où sont exposés maints souvenirs de l'expédition de Moscou. Ce musée vient de s'enrichir d'une pièce curieuse et qui semblait perdue, la cuisine de campagne de Napoléon. Pendant la désastreuse retraite, elle était tombée entre les mains des cosaques du comte Orlov Denisov, qui avaient surpris une colonne française de ravitaillement; transportée au château des Orlovs, elle était devenue en dernier lieu la propriété du comte Grabbe. C'est dit "l'Exercice", une voiture large de 1m50; les deux roues, en bois de chêne, ont 1m40 de diamètre; les brancards, longs de 1m95, sont en hêtre; pourvus de charnières en leur milieu ils peuvent se rabattre pour assurer l'équilibre de la voiture dételée. La caisse proprement dite mesure 1m75 sur 1m20. Le tout est peint en vert foncé, couleur de l'artillerie napoléonienne. A l'intérieur, une grande

plaque de cuivre, une seconde pour le poêle, dont le couvercle, retourne, figure une coupère; deux fourneaux pour les rôtis, un four pour cuire le pain; enfin une cafetière. Contre les parois, des rayons disposés pour servir la vaisselle à l'abri des cahots. Au devant, un coffre à charbon dont le dessus sert aussi de buffet. A l'arrière, un siège d'où le cuisinier peut même en cours de route, surveiller ses opérations. Avec ce matériel, il était possible de préparer un menu assez complet, depuis le pain jusqu'au dessert, et, quand on examinait de près cette voiture encore intacte, on admire une fois de plus le génie du guerrier qui s'entendait si bien à dresser ses batteries, fût-ce dans les conditions de la guerre.

Le Congrès de la Langue Française.

A l'appel que font les organisateurs du Congrès au cœur de la race française d'Amérique, c'est bien vraiment l'écho du cœur qui, sur tous les points, a commencé de répondre.

Il y a donc lieu d'espérer que nous le verrons aller, de jour en jour, s'accroissant, jusqu'au 24 juin de l'année prochaine; et aux protestations joignant les votes, garantir au Congrès de 1912 un succès triomphal, qui deviendra l'inévitabile consécration des droits et des ambitions légitimes de la civilisation française sur notre continent.

Dans son appel, du 10 avril dernier, le Comité Organisateur du Congrès, par la voix de son honore Président et de son distingué Secrétaire, entre autres considérations judiciaires pour justifier l'initiative prise par lui, nous offre la suivante:

"Notre langue, menacée dans sa vie intime, ne l'est-elle pas aussi dans sa vie externe, dans ses droits à l'existence? Elle est aujourd'hui, attaquée ouvertement, et dans certains milieux on voudrait tarir, à l'école, les sources mêmes du français. Laissons-nous se défendre tout seuls ceux de nos frères qui subissent ces assauts? Notre devoir n'est-il pas de nous grouper pour leur prêter l'appui de nos encouragements, de nos vœux et de notre influence?"

Le Comité poursuit, dans ce même "Appel au public": "Ouvrez pacifique, le Congrès devra éviter toute discussion acrimonieuse, et se borner à revendiquer les droits qui doivent être reconnus à notre langue. Il ne tentera de proscrire l'usage d'aucun autre idiome, mais il voudra que, chez nous, les deux langues officielles coexistent sans se mêler, sans empiéter l'une sur l'autre. Et parce que, de l'aveu même des Anglais, les mieux pensants, c'est une gloire et un avantage inappréciable pour le Canada de compter dans sa population des citoyens parlant la langue de France, et parce que le sentiment le plus élevé nous fait un devoir de rester fidèles à notre passé et de maintenir la nationalité canadienne-française avec sa foi, ses traditions et sa langue, le Congrès cherchera à entretenir chez les Canadiens français le culte de l'idiome maternel; il les engagera à perfectionner leur parler, à le conserver par de tout alliage, à le défendre de toute corruption. Il n'y a la rien que nous n'ayons le droit de faire, ni rien dont on puisse s'offenser."

Et le Comité conclut: "Nous adressons donc un pressant appel à tous les Canadiens français et à tous les Améri-

diens qui ont à cœur la conservation de leur langue et de leur nationalité. Nous les invitons tous à adhérer, à contribuer, à concourir, à assister au Premier Congrès de la Langue française au Canada.

FORT ESPAGNOL.

Les Sampson ne jouent que le puis dimanche sur la scène de Fort Espagnol et déjà ils sont arrivés à un haut degré de popularité. Ils ont été longuement applaudis hier soir ainsi que l'orchestre du professeur de la Fuente.

Amenités parlementaires.

Budapest, Hongrie, 3 août.—Un pugilat, qui sera suivi d'un duel au sabre, a agrémenté la séance de la Chambre basse de Hongrie, ce matin. Un député de la gauche ayant interrompu un discours, il en résulta un violent échange d'injures entre les membres de divers groupes.

Le tumulte s'accroissant, le président de la Chambre suspendit alors la séance.

Les deux adversaires videront leur querelle en champ clos de main matin à la pointe du jour. Le sabre a été choisi comme arme de combat.

Le financier John W. Gates est à l'agonie.

Paris, 3 août.—Le bruit ayant couru ce matin que le financier américain John W. Gates, avait rendu l'âme pendant la nuit, les membres de sa famille se sont empressés de démentir cette nouvelle.

M. Charles W. Gates, fils, a cependant admis que son père était au plus mal.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAR AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

Feuilleton

— Vos pieds passent! cria Hector.

Dans le cabinet de toilette. Dépêchez-vous, nom de nom, j'entends les pas de mon oncle.

Les deux femmes s'engouffrèrent dans le réduit, si petit, qu'elles y tenaient à peine serrées l'une contre l'autre.

Il était temps. Le père Michel apparut, fort rouge, il n'avait pas attendu.

— Eh ben, il en met un temps à vous introduire, ton larbin... un peu plus j'allais l'attraper, je n'ai pas à me gêner avec lui...

— Bientôt, mon oncle, bien sûr, bafouilla Hector encore troublé et tremblant que quelque indigne ne trahit la présence des "folles amies" dans son logis de célibataire.

— Il me semble que tu vas joliment mieux depuis la dernière fois que je suis venu. Et la première donc, après la bataille... tu n'en menais pas large, ce jour-là.

— Je ne vous ai même pas reconnus. Et d'une voix hypocritement émue, le conversationnel ajouta: — Je vous suis bien reconnaissant de vos visites.

— Vos pieds passent! cria Hector.

Dans le cabinet de toilette. Dépêchez-vous, nom de nom, j'entends les pas de mon oncle.

Les deux femmes s'engouffrèrent dans le réduit, si petit, qu'elles y tenaient à peine serrées l'une contre l'autre.

Il était temps. Le père Michel apparut, fort rouge, il n'avait pas attendu.

— Eh ben, il en met un temps à vous introduire, ton larbin... un peu plus j'allais l'attraper, je n'ai pas à me gêner avec lui...

— Bientôt, mon oncle, bien sûr, bafouilla Hector encore troublé et tremblant que quelque indigne ne trahit la présence des "folles amies" dans son logis de célibataire.

— Il me semble que tu vas joliment mieux depuis la dernière fois que je suis venu. Et la première donc, après la bataille... tu n'en menais pas large, ce jour-là.

— Je ne vous ai même pas reconnus. Et d'une voix hypocritement émue, le conversationnel ajouta: — Je vous suis bien reconnaissant de vos visites.

— C'est tout simple, mon garçon, tu es mon neveu et c'est pour l'honneur de la famille que tu t'es fait embrocher comme un dindon.

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...

— Je ne considère pas la victoire...